

Avec Natalie Dessay dans les coulisses de « La Traviata »

Traviata et nous



Au printemps 2011, à Aix-en-Provence, l'équipe du documentariste Philippe Béziat a suivi pendant deux mois la préparation de l'un des opéras les plus populaires du monde, *La Traviata*, de Verdi, mis en scène par Jean-François Sivadier. Se glissant dans l'ombre de la célèbre soprano Natalie Dessay, interprète du rôle principal, le réalisateur suit chaque étape de la construction du spectacle : répétitions musicales, longues méditations sur la mise en scène, assemblage des costumes, jusqu'aux chorégraphies involontaires des techniciens montant les décors. A chaque étape, pour chaque métier, l'élaboration du spectacle est un spectacle à part entière : aussi beau et plus encore, aussi riche à observer.

C'est à ce credo que, depuis plusieurs films déjà, Philippe Béziat se consacre. Avant Giuseppe Verdi, c'était Stravinsky et ses *Noces*, et avant *Les Noces*, *Pelléas et Mélisande* de Debussy. Chaque fois la même conviction, et la même inventivité gracieuse déployée au service de cette belle cause : jeux élégants de cadres, images et sons désolidarisés et recomposés, captations poétiques, chaque fois repensés et réadaptés à l'œuvre pour épouser ce qu'elle a de plus singulier.

Par son titre et par l'œuvre même, on attendait de *Traviata et nous* qu'il soit l'élément le plus accessible de la série – là où la musique accidentée des *Noces*, par exemple, semblait réserver plus immédiatement le film à un public initié. Pourtant, il n'est pas certain que ce soit le cas. Plus sobre peut-être dans sa manière de filmer, Béziat aime à construire malgré tout des seuils d'accessibilité à l'œuvre : voir *La Traviata*, si connue, sous un nouveau jour se mérite par une capacité à rester

attentif sur la longueur à des détails qui semblent minuscules, à des débats de mise en scène qui semblent ne pas avancer. C'est tout cela pourtant qui fait le travail et donne corps à l'œuvre, au point qu'il ne soit pas nécessaire d'en montrer la représentation finale.

Les non-initiés (à Verdi, à Béziat, à l'art du chant lyrique et des mises en scène de théâtre) trouveront peut-être l'exigence trop grande. Il y a plus d'un paradoxe à refuser la représentation finale : les

**A chaque étape,
l'élaboration
du spectacle est un
spectacle à part
entière : aussi beau et
riche à observer**

chanteurs, par exemple, sont contraints d'économiser leur voix durant les répétitions. Y a-t-il vraiment du sens à ne pas nous les faire entendre lorsqu'ils se donnent vraiment, à leur rôle et à « nous », puisque c'est de cela qu'il est censé s'agir ? Le parti pris est défendable, mais sa radicalité intimide.

Ce débat mis à part, *Traviata et nous* recèle indubitablement d'assez beaux trésors pour qu'on lui consacre un peu de patience : des variations infinies, minuscules, autour d'un geste chargé de sens. Les grandes joies de s'accorder ensemble à l'œuvre, une mélodie après l'autre, pour la sentir renaître. Certains silences plus passionnés encore que les discussions prolongées. L'ensemble forme un document d'exception, aussi fin qu'inventif, qui éclaire admirablement l'opéra et le personnage qui lui donne son nom. ■

NOÉMIE LUCIANI



Traviata et nous ★★★

Une approche sensible et sensorielle de l'opéra.

► Après *Pelléas et Mélisande* et son plus obscur *Noces*, Philippe Béziat nous immerge dans les coulisses de *La traviata*, de Verdi (Aix, 2011), mise en scène par Jean-François Sivadier et interprétée par Nathalie Dessay. Mais de ce spectacle, il choisit de ne rien montrer, préférant se focaliser sur les instants déterminants de l'appréhension des rôles par les artistes. D'une caméra à la fois

réfléchie et intuitive, toujours à bonne distance des chanteurs et du chœur, il saisit les instants de doute, de quête fébrile ou de rivalité sourde. Mais aussi ceux, magiques, de cristallisation où un rôle mythique (et donc écrasant) prend littéralement corps et voix. Superbe. ■

X.L.

De Philippe Béziat • Avec Jean-François Sivadier, Louis Langrée... • 1 h 52

TRANSFUGE
LE MAGAZINE DE LA CRÉATIVITÉ ÉTRANGÈRE

OCTOBRE 12

PHILIPPE BÉZIAT

Traviata et nous

documentaire

sortie le 24 octobre

Sophie Dulac Distribution

Après Debussy (*Pelléas et Mélisande*, *Le Chant des aveugles*) et Stravinsky (*Noces*), c'est à Verdi que Philippe Béziat s'attaque aujourd'hui. Comme dans ses films précédents, ce n'est pas la représentation de l'œuvre qui l'intéresse mais sa fabrique. A savoir le moment magique où une partition prend corps, où un personnage de légende s'incarne. C'est pourquoi *Traviata et nous* donne à voir, non pas une énième captation de *La Traviata*, mais les répétitions de la mise en scène de Jean-François Sivadier pour le festival d'Aix-en-Provence avec Natalie Dessay dans le rôle de Marguerite Gautier. Philippe Béziat filme la musique mais, il filme surtout les musiciens au travail, la musique à travers les musiciens. Qu'ils soient chanteurs ou instrumentistes, ce sont, en effet, de très beaux personnages



de cinéma. Même si on ne comprend pas précisément les enjeux du travail musical, même si les indications du metteur en scène peuvent paraître confuses, nous avons l'impression d'avoir davantage senti l'œuvre de Verdi que si on nous avions seulement assisté au résultat. L'ambition de Béziat est de confronter le spectateur avec un mythe : Violetta. Pari réussi : jamais la dame aux camélias ne nous a été aussi proche. Violetta et moi, *indeed*.

JEAN-CHRISTOPHE FERRARI

Quand Natalie Dessay devient Traviata

Traviata et nous ★★☆☆

De Philippe Béziat, avec Natalie Dessay, Jean-François Sivadier, Louis Langrée. 1 h 52. Sortie mercredi.

ALEXIS CAMPION

Chut! Natalie Dessay répète... Reconnu pour son travail documentaire sur de nombreuses créations lyriques (*Pelléas et Mélisande*, *Marc Minkowski répète La Belle Hélène*, *Trois Falstaff...*), Philippe Béziat a obtenu cette fois-ci l'autorisation exceptionnelle de filmer les répétitions de *La Traviata*, montée par Jean-François Sivadier en 2011. Sans commentaire et avec pour fil rouge la transformation graduelle de Natalie Dessay en Violetta, son film restitue les meilleurs moments de ce travail de création. Donnant la mesure de tous les doutes et acharnements qui agitent un metteur en scène et animent son interprète principal, le film révèle une Natalie Dessay follement

sérieuse et capable d'autodérision face à un Sivadier aussi patient que déterminé.

Au bout du compte, cette précieuse occasion d'observer une star du lyrique avec un grand metteur en scène à l'ouvrage prend la forme d'un vrai plaisir de cinéma, qu'on regarde de bout en bout sans s'ennuyer. « *On ne jouit jamais autant du travail que lorsqu'on peut reprendre, observe Philippe Béziat. Refaire, réinventer, rechercher, c'est infini. Pour les comédiens, c'est une forme d'immortalité.* » Et puis, bien sûr, qu'elle soit personnage en devenir ou

amoureuse en train de mourir, la Traviata chère à Maria Callas fascine, encore et encore. « *Si Verdi était né en 1900 et non en 1813, il aurait fait du cinéma et pas de l'opéra* », s'amuse le réalisateur, qui, en Violetta, voit « *déjà un personnage de Ozu ou de Mizoguchi.* » ●



Marianne

20/26 OCT 12

Dans les coulisses d'un opéra



LES RÉPÉTITIONS du drame de Verdi filmées pendant deux mois.

Ceux qui croient encore que l'opéra est un art suranné et grandiloquent seront agréablement surpris par *Traviata et nous*. Le documentariste Philippe Béziat s'est invité aux répétitions du drame de Verdi, dirigées par le grand Jean-François Sivadier. Ici, pas de costumes exubérants ni de décors majestueux, mais juste une chanteuse, Natalie Dessay, et un metteur en scène qui travaillent dans une étroite intimité, dans un corps-à-corps d'une grande sensualité. Le cadrage très serré met en lumière les

qualités d'interprétation de la soprano, bouleversante tragédienne dont le visage traduit une impressionnante variété d'émotions. Il paraît qu'elle songe à renoncer à l'opéra pour se tourner vers le cinéma : nul doute qu'elle n'aurait même pas besoin d'utiliser sa voix au timbre unique pour coiffer au poteau bon nombre d'actrices césarisées. A force de les voir de loin, on avait presque oublié que les chanteurs lyriques sont avant tout des comédiens. ■ A.T.

Traviata et nous, de Philippe Béziat.

En salles le 24 octobre.



Natalie Dessay sur grand écran

SOPHIE DULAC
distribution

Natalie Dessay, les secrets d'une métamorphose

OPÉRA Philippe Béziat a tourné son documentaire « Traviata et nous » au Festival d'Aix-en-Provence. Alternant images des répétitions et des représentations, il montre comment la soprano devient littéralement l'héroïne de Verdi.

CHRISTIAN MERLIN

On connaissait jusqu'ici trois manières de filmer l'art lyrique : capter une représentation en direct, reconstituer un opéra en studio, réaliser un documentaire. Philippe Béziat a inventé autre chose. *Traviata et nous* n'est pas son coup d'essai. Dans *Pelléas et Mélisande*, *Le chant des aveugles*, comme dans *Noces*, il avait ouvert la voie : ni simple captation ni documentaire, mais un vrai film, scénarisé, monté, une œuvre à part entière.

Traviata et nous part d'une matière réelle : l'élaboration de l'opéra de Verdi monté au Festival d'Aix-en-Provence en 2011 dans la mise en scène de Jean-François Sivadier, avec Natalie Dessay. Mêlant images de répétitions et extraits du spectacle en un savant contrepoint, Béziat nous montre le miracle de la métamorphose : ou comment, au gré des séances de travail, la femme Natalie Dessay, nature, normale, devient une autre. Pour cela, nul besoin d'une fiction : la réalité parle. « Même si vous n'avez pas les clés, vous sentez les enjeux », explique le réalisateur. Une personne comme vous et moi subit une transformation qui la dépasse, la caméra voit cela. »

Mélomane passionné, Béziat avoue un amour égal pour le cinéma et la musique, deux arts indissociablement liés pour lui, ne serait-ce que parce qu'ils

sont une manière d'organiser le temps. Ce n'est pas un hasard si sa société de production s'appelle Les Films Pelléas.

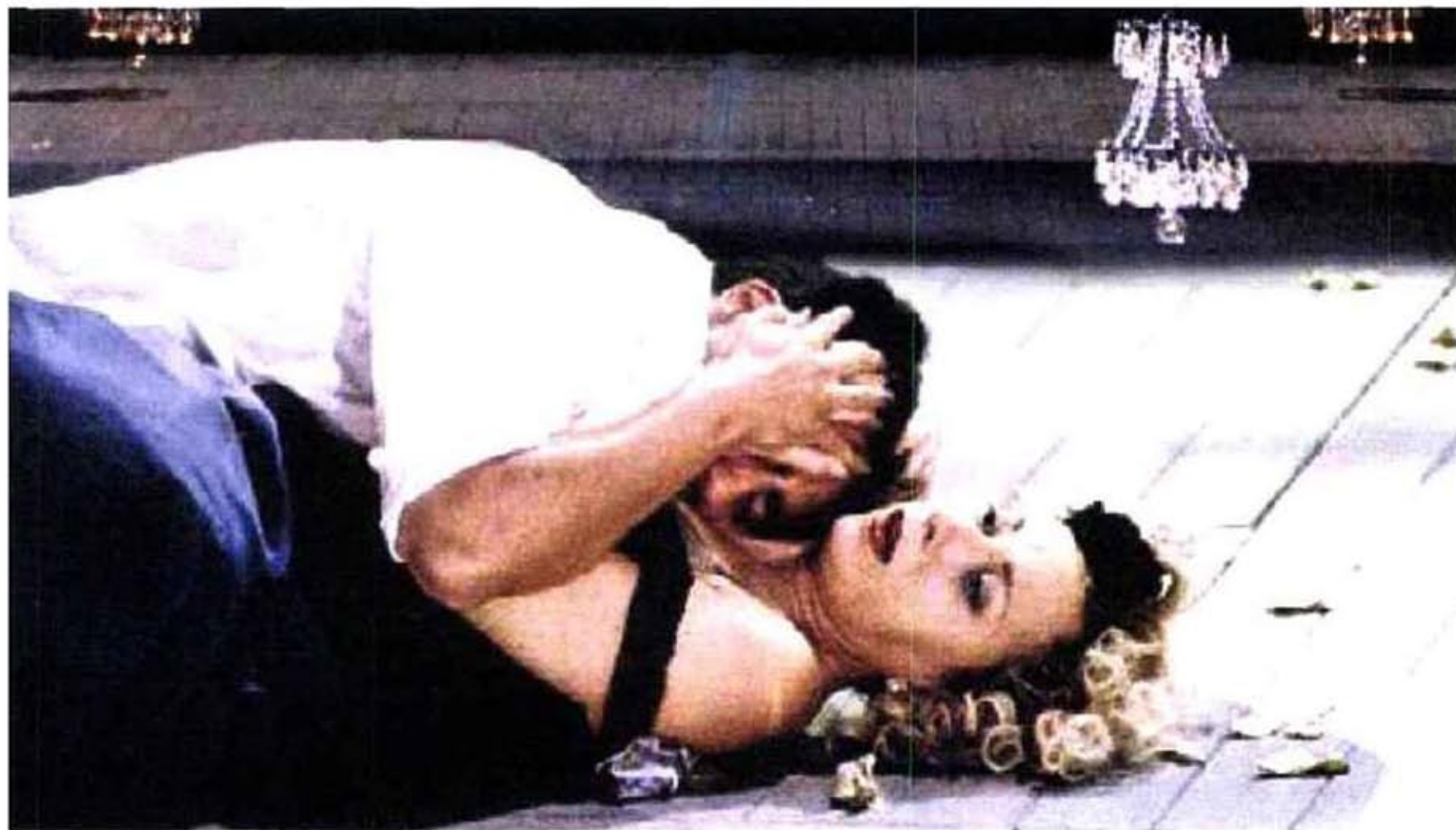
C'est sans doute parce qu'il a fait ses classes dans le documentaire et réalise régulièrement des retransmissions qu'il a pu trouver cette voie originale. « Le documentaire, analyse-t-il, offre des moments de réalité, le cinéma permet d'en faire une œuvre, c'est une transmutation. Le cinéma est un art total, qui permet de combiner des éléments hétérogènes. »

Faire de nécessité vertu

Si Béziat évoque le cinéma, ce n'est pas une façon de parler : contrairement à la plupart des documentaires musicaux, les siens sortent d'abord en salle et non à la télévision. La raison est, au départ, pragmatique. « La télévision ne joue pas assez son rôle créatif en matière de soutien aux arts. » Comprenez : les chaînes n'ont pas voulu de ses projets...

Faisant de nécessité vertu, il considère le support cinématographique comme un atout : « J'ai la nostalgie des "filmopéras" de l'époque Toscan du Plantier, comme le *Don Giovanni* de Losey. Le cinéma est un lieu de spectacle vivant : on est heureux de se retrouver dans une salle pour communier, ce qui n'est pas possible dans son salon. »

Mais sa manière de filmer *La Traviata* en train de prendre forme sous nos yeux est aussi née d'une réaction : trop souvent, dans les films d'opéra, Béziat est



Ce film n'est pas la simple captation d'un opéra mais un véritable film, une œuvre à part entière.

frappé par un décalage entre le son et l'image, sauf dans *La Flûte enchantée* d'Ingmar Bergman ou dans les films de Jean-Marie Straub et Danièle Huillet, « des intégristes du son réel ». Dans *La Traviata*, Béziat se déplaçait constamment avec un perchman pour

conserver une image sonore fidèle, tout en utilisant un son stéréo. Malgré le flou (ou grâce à lui ?) des indications de Sivadier, on entend ainsi, autant que l'on voit, des interprètes au travail devenir leur personnage. Une véritable œuvre d'art dont l'unique sujet est l'émotion. ■

« Traviata et nous »

Film musical de Philippe Béziat
Avec Natalie Dessay, Jean-François Sivadier, Louis Langrée
Durée 1 h 52
■ L'avis du Figaro : ●●●○

Natalie Dessay, des planches à l'écran

► Sur la scène de l'Opéra Bastille et devant la caméra de Philippe Béziat, la soprano prouve combien elle se sent actrice autant que chanteuse.

Elle saute et virevolte, court et gambade, infatigable elfe chantant sur la scène de l'Opéra Bastille. Retrouvant avec un bonheur musical et psychologique évident *La Fille du Régiment* de Donizetti, Natalie Dessay vocalise comme un pinson en repassant les chemises des soldats du « beau Vingt-et-unième », avant d'éplucher force pommes de terre d'un couteau énergique. La mise en scène de Laurent Pelly (1), enjouée et suractive au risque de quelques effets appuyés à la mode « Au Théâtre ce soir », semble cousue main pour elle comme la vareuse pour le général...

Mutine et émouvante (quel charme dans les demi-teintes !), en-diablée et tendre, la soprano fait plaisir à voir et à entendre, magnifiquement épaulée par le ténor Juan Diego Florez, voix infailible se jouant

des sur-aigus qui a gagné en rondeur avec les années. Comédien moins extraverti que sa bouillante partenaire, il donne à son personnage d'amoureux transi une juvénilité timide assez délicieuse. Et si la direction trop martiale et parfois floue de Marco Armiliato jouait davantage la subtilité que l'assaut, cette soirée bon enfant serait encore plus pétillante.

Depuis ce matin sur les écrans, la même Natalie Dessay incarne un tout autre caractère lyrique dans le documentaire de Philippe Béziat, *Traviata et nous* (2), tourné en 2011 lors des répétitions du chef-d'œuvre de Verdi au festival d'Aix-en-Provence. Guidée de manière tantôt précise tantôt énigmatique – mais toujours attentive et affectueuse – par le metteur en scène Jean-François Sivadier, l'artiste creuse en elle pour y trouver la vérité de Violetta, cette courtisane frappée par un amour si grand qu'elle lui sacrifie sa vie.

Natalie Dessay sollicite sa veine tragique : on voit la comédienne soutenir la chanteuse éprouvée par un rôle qui la pousse dans de douloureux retranchements. Pourtant, la séquence la plus intense et la plus émouvante du film nous montre, paradoxalement, les protagonistes muets, la bande-son ne relayant que la partie orchestrale du finale de l'acte II. Instants de pur cinéma qui exaltent la palpitation magique de l'opéra, si réticent à laisser « mettre en boîte » sa fascinante énigme.

Drame romantique intime et étude de mœurs

Que connaissons-nous de l'opéra ? Le stade où le travail en vient à effacer les marques mêmes du travail. Le réalisateur, qui a filmé les répétitions durant deux mois, va plus loin.

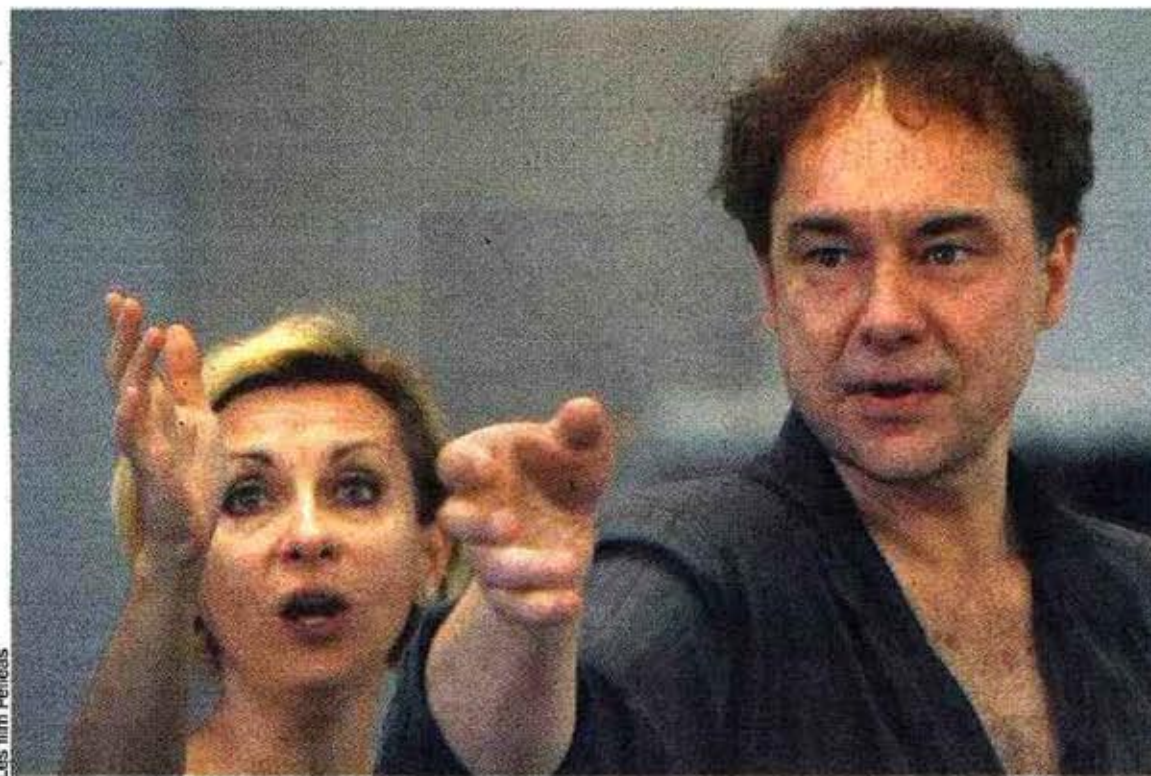
TRAVIATA ET NOUS,
de Philippe Béziat.
FRANCE. 1h52.

C'est une œuvre plutôt particulière que nous offre le réalisateur Philippe Béziat, dont on connaît éventuellement le rapport étroit qu'il a plus d'une fois entretenu avec l'opéra. On lui doit par exemple un *Pelléas et Mélisande* réalisé en 2009 et un *Noces* qui vient d'être achevé.

Cela dit, ce *Traviata et nous* n'est pas pour autant ce qu'on appelle en s'en débarrassant un film d'opéra. Il ne s'agit pas de la captation respectueuse d'une représentation scénique de l'œuvre telle qu'on a pu l'entendre au printemps 2011 à Aix-en-Provence, qui est pourtant le cadre de l'enregistrement. Il ne s'agit pas non plus pour autant

Jean-François Sivadier, le metteur en scène, impose sa vision dépoussiérée de l'opéra.

d'une homonymie ou d'une variante. En fait, le vrai sujet de ce travail est justement le travail. Pendant deux mois, le réalisateur a filmé les répétitions, et ce dès la genèse du projet. C'est donc à l'effort de plusieurs créateurs que l'on s'attache. Brièvement à ceux qui jouent un rôle moindre, que ce soit dans l'orchestre ou dans les chœurs. Pleinement dès que nous entourons les chevilles ouvrières. On citera plus rapidement le chef Louis Langrée, qui mène à la baguette le London Symphony Orchestra dans une complicité réciproque qui n'exclut pas la rigueur. On insistera sur l'effort accompli par le metteur en scène Jean-François Sivadier, qui impose sans fard sa vision de l'œuvre, dépoussiérée des oripeaux de la représentation traditionnelle de l'opéra telle que le dix-neuvième siècle a pu nous la transmettre, y compris dans les poses plus modernes de l'opéra verdien. Enfin, il fallait trouver une prima donna pour incarner Violetta, cette soprano chargée de prêter traits et voix à la Dame aux camélias, tour à tour courtisane, éperdument amoureuse,



Natalie Dessay et Jean-François Sivadier filmés par Philippe Béziat dans *la Traviata et nous*.

capable de sacrifier sa passion à ce qu'elle croit être le devoir, phthisique par consommation. Il ne fallait pas rater la distribution, d'autant moins que les mélomanes se souviennent peut-être que c'est ce qui valut à l'œuvre de connaître un échec cuisant, rattrapé par la suite, lors de sa création au Teatro La Fenice, à Venise, le 6 mars 1853. C'est la fine Natalie Dessay qui s'y colle,

entre lierre et roseau, brossant le portrait d'une femme vraiment passionnée, d'une voix souvent posée mais capable d'éclats.

On ne doute pas qu'un quarteron de grincheux, ayant grandi dans le souvenir des mises en scène de Pierre Jourdan à Aix, ne sera chagrin de voir les plus grands airs interrompus par le metteur en scène ou repris sous la férule du

chef, les bravos manqués quand la salle est déserte. C'est là le prix à payer pour nous faire entrer dans l'acte de création, qui fait que ce film est à l'opéra ce que « le mystère Picasso » est à la peinture. On salue le travail, le grand travail réalisé. S'il y a un art qui semble avoir été inventé pour enregistrer les reliques de l'acte créatif, c'est indéniablement le cinéma.

J. R.

PAR ICI LES SORTIES

TEMPÊTE SOUS UN CRÂNE,
de Clara Bouffartigue.

FRANCE, 2012, 1h18.

Instruire dit-elle. Énième documentaire sur l'école (quasiment un marronnier du genre). Pas détestable – malgré la manie de tronquer abruptement de nombreuses séquences –, mais ça ne sort guère des évidences. Comme par exemple filmer une classe ghetto de la banlieue nord de Paris, avec les débordements que cela suppose. On a vu plus fort dans le genre, notamment le splendide *Nous Princesse de Clèves*, également tourné dans un lycée de ZEP. Cela dit, le film en dit long sur l'archaïsme de l'enseignement actuel, qui ne tient pas compte de la réalité du monde moderne, du bombardement médiatique, de la culture commerciale. Au collège, on continue à étudier *le Dormeur du val* ou *les Misérables*, comme il y a cinquante ans.

SKYFALL,
de Sam Mendes.

ÉTATS-UNIS ET ROYAUME-UNI,
2012, 2h23.

Javier, etc. L'éternel retour de l'espion british n° 1, alias 007, qui fête son cinquantenaire avec sa sixième incarnation (Daniel Craig). Apparemment, « la presse est unanime » pour célébrer le cocktail de psychologie et d'action particulièrement bien dosé du réalisateur d'*American Beauty*, lequel, en reprenant les rênes de la saga, a remis les comédiens à l'honneur. On sent le poids de la formation théâtrale de Sam Mendes. D'ailleurs presque tous ont salué le casting, dominé par l'Espagnol Javier Bardem – récidivant en méchant pittoresque après *No Country For Old Men*, des frères Coen. Son personnage de demi-folle blond platine, faisant joujou avec James B. comme un chat avec une souris, a beaucoup plu.

Idem pour le départ en beauté de la shakespearienne Judi Dench, qui joue M, la supérieure de 007 depuis 1995. D'où notre embarras de ne pas partager cet enthousiasme général. Si on se doit de reconnaître que la série renoue avec un humour qu'elle semblait avoir perdu de vue depuis Pierce Brosnan, et si Daniel Craig s'est un peu assoupli, le film s'égare dans les dédales freudiens de l'enfance de l'agent du MI6, sans parler de l'interminable scène finale autour de son manoir ancestral en Écosse : ça patine dans la semoule. Les poursuites sont correctes (en particulier dans le métro londonien), mais ordinaires par rapport au moindre Jason Bourne. Seul aspect vraiment réjouissant : la piquante autodérision du film à l'égard de ses propres clichés. Sortie le 26 octobre.

VINCENT OSTRIA

Natalie Dessay
en répétition : une
Traviata sans tralala.

TRAVIATA ET NOUS

PHILIPPE BÉZIAT



Festival d'Aix-en-Provence, été 2011 : les répétitions de *La Traviata*, de Verdi, ont commencé au Théâtre de l'Archevêché, deux mois avant la première. Un luxe, dans le monde pressé de l'art lyrique. Le plateau est désert : avec Jean-François Sivadier, la mise en scène d'opéra aime le vide 1. L'équipe du réalisateur Philippe Béziat en profite pour occuper le terrain, et filmer, au plus près des corps et des visages, ce cheminement à tâtons des chanteurs vers leur personnage. Le sésame, c'est l'émotion vraie, puisée à vif, exprimée à nu. « *Le public te suivra s'il sent ta fragilité, si tu n'as rien à lui représenter que ta vie* », conseille l'homme de théâtre à une Natalie Dessay aussi impatiente que lui de débarrasser des poncifs qui la banalisent l'héroïne du répertoire la plus souvent incarnée, avec la Carmen de Bizet : ensevelie sous des crinolines louis-philippardes (Teresa Stratas dans le film-opéra de Franco Zeffirelli) ou corsetée dans des fourreaux fin de siècle (Maria Callas dans la mise en scène de Luchino Visconti, à la Scala de Milan).

Natalie Dessay joue l'anti-falbalà : robe à jupons au début, déshabillé de



satin à la fin, linceul fatigué pour une suicidée de la société. Pas de camélia, non plus, mais un bouquet de fleurs des champs, offert à Violetta par Alfredo au début de l'opéra, avant qu'il ne se déclare. Le ténor américain Charles Castronovo s'est agenouillé aux pieds de sa partenaire. Jean-François Sivadier lui a passé le message véritable que l'amoureux transi transmet à son idole blasée : « *Ce que je te chante, là, c'est si important que tu vas t'en souvenir toute ta vie.* » Nous aussi, on se souviendra de ce couple idéal de jeunesse et de beauté, trop évident pour ne pas se former, trop parfait pour ne pas se briser. Le film de Philippe Béziat, comme la mise en scène de Jean-François Sivadier, lui offre l'épithalame le plus fervent.

— Gilles Macassar

1 Captation du spectacle d'Aix-en-Provence pour Arte, par Don Kent, 1 DVD

Virgin Classics

| Documentaire musical français (1h52)

| Avec Natalie Dessay, Jean-François Sivadier, Charles Castronovo, Louis Langree, Véronique Timsit, Nicolas Kruger